

CHAPITRE 1

Visions de cauchemars

M. regarde le camion s'enfuir dans l'obscurité :

« Voilà qui est réglé. »

Après avoir respiré la nuit quelques instants, le jeune homme s'engouffre à nouveau dans le ventre de la bête. Il ne lui reste plus qu'à s'assurer de la fermeture des portes. Il serait dommage qu'il soit responsable d'une négligence le soir de son départ en congé. Pas la peine d'espérer retrouver son emploi au retour dans ce cas de figure. Bon, d'un point de vue, se faire licencier lui ôterait une belle épine du pied, ce job est d'un chiant... C'est donc après avoir accompli sa tâche avec zèle que M quitte le théâtre pour retrouver un appartement sens dessus dessous. Soupir, il n'a même pas le temps d'entretenir un logement décent. Et il n'a pas le courage d'entreprendre le grand ménage ce soir, il est en vacances et n'a qu'une envie, quitter au plus vite ce bled de malheur. M rassemble à la hâte quelques affaires, passe un temps fou à déterrer la clé de sa voiture, et dix minutes plus tard, le voilà parti.

Le village où vivent ses parents se trouve à un peu moins de deux cents kilomètres.

Comme à son habitude, M roule tranquillement ; c'est un garçon prudent. La route est peu fréquentée à cette heure ci, la radio balance de la musique de jeunes, tout concourt donc à ce que le voyage se déroule dans les meilleures conditions. La route sinueuse serpente au fond d'impressionnantes gorges aux flancs boisés, et descend vers la plaine. La nuit est belle, calme, la conduite reposante.

C'est à une quinzaine de kilomètres de sa destination qu'un événement inhabituel l'incite à s'arrêter. Devant lui, à cinquante mètres, une voiture est immobilisée sur le côté droit de la route ; pas sur le bas côté, mais bel et bien sur la chaussée, dans le même sens que lui. Une Renault cinq noire, ou peut-être grise, d'une couleur très sombre quoi qu'il en soit. Le plus curieux dans l'affaire, étant la portière ; la portière du passager est grande ouverte et l'éclairage intérieur du véhicule fonctionne, alors que tous ses autres feux sont éteints. M hésite. Que faire ? Peut-être y a-t-il là quelqu'un qui a besoin d'aide. Cette voiture a-t-elle été abandonnée ? Est-elle en panne ? Possible qu'il s'agisse d'un traquenard. La R5 a été volée et utilisée lors d'un braquage. Après le coup, les types, comprenant qu'ils ne seraient pas inquiétés se sont dit : "On va rigoler un brin !", et se sont embusqués en attendant le pigeon. Et il faut que ça tombe sur M ; les malfaiteurs sont dissimulés à quelques mètres de lui, armés de couteaux et de pistolets à grenaille. Il les sent à l'affût, il les entend converger vers sa voiture. Deux sur sa droite, qui s'approchent de la portière, un sur sa gauche, qui l'observe par la vitre. Vraisemblablement, un troisième larron, derrière, couvre ses complices avec un fusil à pompe. C'est finement joué. La route est peu fréquentée, est bordée de fossés peu entretenus dans lesquels on se dissimule aisément, et surtout, se trouve à plus d'un kilomètre de toute habitation. Brutal retour au temps des bandits de grands chemins, et M n'a nulle épée à opposer à des malandrins lourdement armés. Il n'a pas non plus le cran suffisant pour tenir tête à la détermination et la volonté de nuire de ces individus. Pas d'arme donc, mais les rênes du destrier toujours bien en main. Cela fait bien trente secondes que M a passé là, à s'interroger et aucun carreau d'arbalète n'est encore venu interrompre le flot de ses pensées. Alors il redémarre lentement, préférant ne pas en savoir plus, mais s'arrête de nouveau quelques mètres plus loin, à hauteur de la R5. Les

vitres de la voiture noire sont maculées de sang. Tant pis, il va falloir affronter la prévisible horreur jusqu'au bout. M gare son véhicule devant la R5 et, fort d'un tournevis dans la main droite prête à frapper, au mieux le mauvais plaisantin, au pire le malfaiteur, s'approche de la Renault. Une lampe torche l'aide à assurer son pas, mais M ne se fait aucune illusion quant à ses chances de survie dans l'hypothèse où ses craintes se confirmeraient. Quoi qu'il en soit, les dés sont jetés et la portière de droite est ouverte, donc...

Donc, ce qui choque le plus M, curieusement, ce n'est pas cette multitude de taches de sang sur les vitres, les sièges avant et le tableau de bord. Ce n'est pas non plus, aussi étrange que cela puisse paraître, la présence des restes d'un corps, une tête, pour être plus précis. Une tête jetée sur le siège du conducteur, baignée dans le sang, et qui paraît avoir été arrachée plutôt que tranchée.

Non, ce n'est pas cela qui a le plus choqué M. Ce qui a réellement provoqué son effroi lors de cette macabre découverte, c'est que cette tête n'était pas, comme on aurait raisonnablement pu l'imaginer, une tête humaine. Il a fallu plusieurs secondes à M pour être sûr qu'il s'agissait là d'une tête de bouc. Oui, une tête de bouc. Il lui a fallu plusieurs minutes pour décider qu'il valait mieux ne toucher à rien et attendre le jour pour prévenir les gendarmes. Il lui a fallu plusieurs heures pour trouver un sommeil qu'il aurait souhaité réparateur.

Sa mère le réveille aux environs de midi trente. Il se lève péniblement, un œil partiellement ouvert, histoire de parvenir à guider une masse somnolente de soixante-dix kilos parmi les obstacles d'un environnement familier, celui d'une chambre rustique. Alors que les volets s'ouvrent et que la lumière du soleil inonde la chambre, le délicat fumet qui s'élève de la cuisine au-dessous trahit l'imminence du repas. Les bruits des couverts que l'on dépose sans délicatesse sur la grande table confirment

l'information. Juste sous la fenêtre, au-delà de la route principale du village, les cultures et les prairies s'étendent jusqu'au bois d'Escornac à environ deux kilomètres, et il faut à peine lever les yeux pour apercevoir plus loin les premiers coteaux de Lacaussade et Sinsac. Un peu sur la droite, des habitations indiquent les abords du village d'Ethcasteth. Les yeux totalement ouverts désormais, M peut embrasser ce paysage qu'il aime et dont il ne se lasse pas. Sentant un sourire diffus poindre malgré lui sur ses lèvres, il se félicite de n'avoir rien eu à faire pour le provoquer. Puis, M repense aux événements de la veille au soir et son sourire disparaît. Il repense à la R5 abandonnée, à l'absurde peur d'une embuscade et à la tête de bouc atrocement mutilée. "Il me faudra aller raconter tout cela à la gendarmerie" pense-t-il, "à moins que quelqu'un d'autre ne l'ait déjà fait. Après tout, il est bientôt treize heures et il serait surprenant qu'aucun véhicule ne soit passé à cet endroit ce matin".

Pour l'heure, il décide de rejoindre sa famille, qui l'attend pour le déjeuner. M se réjouit comme à chaque fois de retrouver les siens ; tout le monde est déjà réuni autour de la grande table. Bernadette, sa mère, dépose sur celle-ci l'imposante garbure qui calera sans difficulté les quatre estomacs présents.

Pêle-mêle, on trouve l'estomac de Gaston, le père, l'homme timide, qui travaille beaucoup et parle peu, l'estomac de François, le frère, qui parle beaucoup et aurait dû travailler un peu plus pour obtenir son bac. La garbure calera également les estomacs de M et de sa mère, qui ont en commun de trop parler et de trop travailler. M s'installe après avoir salué tout le monde. Comme à son habitude, il se met en quête de nouvelles fraîches :

"- Tu n'as pas reçu de courrier, lui répond sa mère, mais Cédric a téléphoné. Il souhaiterait que tu le rappelles.

— Je m'occuperai de ça ce soir. Figurez-vous qu'il m'est arrivé un truc pas banal, hier soir: Je roulais

tranquillement, lorsque j'ai aperçu une voiture immobile, au beau milieu de la route. Elle semblait abandonnée, et vous savez quoi ? Il y avait une tête de bouc sur le siège du conducteur. C'est incroyable, non ? J'ai eu une de ces trouilles ! “.

Gaston s'en mêle :

“Je ne veux pas qu'on parle de ça à table. Je préfère autant écouter les infos à la télé, même si c'est que des conneries”.

Et d'autres conversations viennent alimenter le simple bonheur d'être ensemble. C'est au moment où le café est servi que M aborde de nouveau l'incident de la veille :

“Je devrais peut-être aller raconter ce que j'ai vu à la gendarmerie. Quelqu'un l'a sûrement déjà fait, mais bon, on ne sait jamais... “.

Son père, de nouveau, tranche la question.

“Laisse tomber cette histoire, les gendarmes ont d'autres chats à fouetter. Et puis, fais comme si tu n'avais rien vu, les voyous qui ont fait ça ne méritent même pas qu'on s'intéresse à eux”.

Une fois la table débarrassée, M regagne sa chambre, ne résistant pas à l'appel d'une bonne sieste. Cependant, le repos est de courte durée, car le mystère plane toujours : A qui appartient cette voiture ? Où cette personne se trouvait-elle hier soir ? C'est idiot, mais il doit en savoir plus. Il fait beau, le vélo de M s'ennuie dans le garage et le jeune homme a besoin d'exercice ; pourquoi ne pas en profiter ? Voilà d'excellentes raisons pour retourner sur les lieux et essayer d'éclaircir tout cela. M se lève, enfle T-shirt et baskets, se coiffe d'une casquette et place dans un petit sac à dos quelques objets : Un coupe-vent négligemment jeté en boule, par crainte de l'orage surnois, une petite bouteille d'eau, quelques biscuits et des lunettes de soleil. Un baladeur et une cassette d'ICE-T complètent l'équipement. Après avoir prévenu les siens de sa promenade mais sans faire l'aveu de sa véritable

destination, M enfourche sa bicyclette bleue, la même depuis des années, et prend la direction d’Ethcasteth. Il apprécie toujours autant de se laisser “dérivé” le long des ruisseaux herbeux. La route ne lui appartient pas, il appartient à la route. Seul le paysage est à lui, chaque arbre, chaque relief. C’est son instant de paix, l’ascenseur de sa méditation. M sourit de sa douce bêtise, la même qui, adolescent, le mettait dans la peau de l’aventurier ou du détective pour lui permettre de résoudre quelque épineuse enquête : Où est passé le chat de la voisine ? Qui a mangé les cornflakes du p’tit dernier ?

Le voilà qui roule dans la campagne paisible ; Il traverse Ethcasteth du nord au sud et bifurque vers l’est, laissant l’église sur sa droite, la crypte sur sa gauche, entre la route principale du village et un petit terrain récemment aménagé en square. Une pierre est posée en son centre, et arbore une sorte de plaque commémorative. Bien qu’ayant déjà eu la curiosité de lire ce qui y est écrit, M ne s’est jamais arrêté à cet endroit lors de ses escapades cyclistes. Aujourd’hui encore, il passe sans s’arrêter, hâtif d’atteindre son objectif, une petite route peu fréquentée de la campagne bigourdane. A la sortie du village, il s’engage sur la route qui conduit à la RN21, et plus loin, au village d’Oppidost. Cette route est le prolongement de l’allée du château d’Ethcasteth, que M laisse à présent derrière lui. Il apprécie cet endroit ; on y voit fréquemment des chevaux gambader, qui appartiennent au châtelain. Le château, lui, bien que délabré, a toujours fière allure. Parvenu aux abords de la RN21, M entreprend de la traverser avec prudence, car le tourisme pousse beaucoup de gens sur les routes en cette saison. Encore quelques kilomètres et il sera à destination, les voies rétrécissent, l’herbe pousse avec négligence sur les bas-côtés, les arbres et les broussailles masquent presque entièrement le ciel.

La route que M souhaitait atteindre est, de loin, la plus sombre. Alors qu’il s’immobilise à l’endroit exact où il a

immobilisé sa voiture la veille au soir, un frisson lui parcourt l'échine. Dans son esprit, l'horreur refait surface, l'habitable ensanglanté de la R5, la tête de l'animal mutilé, monstrueuse, grotesque. Pourtant aujourd'hui, en plein après-midi, aucune trace, aucun indice. Rien ne témoigne de la vision d'hier soir. Car finalement, il ne s'agissait peut-être que de cela, une vision, une hallucination due à la fatigue. Pour la première fois, M envisage cette possibilité, puis rassemble ses souvenirs. Non, c'était bien réel, il y a certainement sur le bitume une trace de freinage, des taches de sang séché. En examinant les fossés et les fougères alentours, M trouvera un objet, un endroit où l'herbe sera anormalement aplatie... En poussant un peu plus loin, il se pourrait même qu'il tombe sur le corps sans tête de l'animal d'hier soir. Pourtant, malgré les recherches, l'endroit ne trahit rien, et ne semble même avoir été le théâtre d'aucun acte malveillant ; tout y est paisible, les herbes folles, les fleurs, les oiseaux, les insectes. L'harmonie de l'écosystème y est intacte. Nulle trace du passage d'une dépanneuse, ou à défaut d'un tracteur. A moins, à moins que le propriétaire de la Renault lui-même ne soit venu récupérer son véhicule, après avoir été l'auteur de cette sinistre mise en scène. Mais dans quel but ? Peut-il exister quelqu'un à l'esprit assez tordu pour trouver son plaisir dans des activités aussi malsaines ? L'idée est d'autant plus stupide qu'après avoir souillé l'intérieur de sa voiture du sang d'une pauvre bête, il faut tout nettoyer par la suite. Cela n'a pas de sens. De plus, comment peut-on arracher la tête d'un animal aussi gros qu'un bouc ? C'est humainement impossible... D'une part, moralement bien sûr, cela témoigne d'une folie furieuse, mais... Physiquement, qui est capable de séparer la tête et le corps d'un tel animal sans user d'un objet tranchant. Car sans faire de mauvais jeu de mots, M mettrait bien sa tête à couper que ce bouc n'a pas été égorgé, mais bel et bien écartelé jusqu'à ce que sa peau, ses muscles se soient

déchirés, et jusqu'à ce que sa colonne vertébrale se soit brisée. En vérité, tout ceci est un ignoble cauchemar. M se dit alors que ses parents ont raison, il ferait mieux d'oublier l'abject incident de la nuit dernière. Il est en vacances et il ferait mieux d'en profiter, lui qui se torture déjà beaucoup trop pour des broutilles. La campagne, le vélo, la nature, là se trouvent les éléments qui peuvent reposer l'esprit et le corps. Le délice des bruissements de la vie miniature, qui sous les fougères, qui sur l'écorce des chênes ; là se trouve la clé du repos pour l'homme fatigué. Le stress s'évanouit, le fardeau de l'existence moderne disparaît derrière les frissons de bien-être. La folie du monde n'a pas sa place en ce lieu. Les bosquets, en lisière des champs, invitent l'humain fragile à s'asseoir au pied d'un arbre, à deux pas d'un petit ruisseau chantant. Et par-delà le feuillage épais des géants sylvestres, le soleil se laisse deviner si éblouissant qu'il contraint l'humain fragile à reposer sa tête en arrière et à clore ses paupières. Un sourire inopiné détend les muscles du visage ; la sérénité est enfin là. Après avoir bu la moitié de sa bouteille d'eau et avoir dévoré l'équivalent de son paquet de biscuits, M s'endort au pied d'un chêne.

Il est un peu plus de dix-sept heures lorsqu'il se remet en route. Et face à lui, alors qu'il roule vers l'ouest, les nuages installent leurs nappes sombres, annonçant l'orage pour la soirée. M traverse de nouveau la RN21 et fonce vers le château sur la ligne droite. Sans s'arrêter, et alors que la masse nuageuse plane déjà au-dessus de sa tête, il traverse Ethcasteth, en passant entre le château et le square, entre l'église et la crypte. Les hirondelles volent en rasant le sol et le vent se lève. A Sagnos, la grande maison familiale érige fièrement ses deux immenses cheminées et attire l'œil comme aucune autre habitation du village lorsqu'on entre dans ce dernier par le sud. M se réjouit d'avance du confort qu'il connaîtra à l'intérieur de la maison lorsque les éléments se déchaîneront. Il sait déjà

que quoi qu'il arrive, il prendra le temps d'observer les éclairs et la pluie par la fenêtre de sa chambre, ou par n'importe quelle autre. Il sait qu'une fois allongé dans son lit, il écoutera longuement le tonnerre, bercé par le murmure de la pluie. Alors que les prémices de la tempête ne sont encore que de faibles échos, la sonnerie du téléphone retentit :

“-Allô ?

— Salut M, c'est Cédric. Comment vas-tu ?

— Tranquille. J'allais justement t'appeler.

— Je téléphone avant l'orage... Bon, alors, t'es en vacances ?

— Exact, pour deux semaines. J'en avais besoin, crois moi.

— Oui, j'imagine. Tu fais quoi ce soir ?

— Ma foi, je n'ai rien prévu, pourquoi ? T'as un plan ?

— J'ai une bonne vidéo à te montrer, “Le jour de la bête”.

- Ah, je connais, mais ça tombe très bien, j'adore ce film. Alors OK. Quelle heure ?

— Comme d'hab, neuf heures, neuf heures moins le quart.

— Ca marche. Fais péter les chips et les cahuètes. Bye, et merci !

— Ciao, ma poule ! “.

Voilà une soirée qui s'annonce bien. M raccroche le téléphone, sort sur le palier et concentre tous ses sens sur l'orage naissant :

“T'inquiète pas, vieux, je trouverai quand même du temps à te consacrer “.

Lorsque M quitte la maison que Cédric occupe avec ses parents, ce soir là, il lui est impossible de flâner dans les rues de Vic-en-Bigorre comme il le fait souvent. En effet, il pleut des cordes et M choisit donc de regagner au plus vite la voiture et de se mettre en route, non sans

s'interroger un instant sur la coïncidence née du fait que "Le jour de la bête" met en scène un diable à tête de bouc. Bah, ce n'est qu'un film. Le clocher sonne les douze coups de minuit, et M démarre. A minuit quinze, il ferme à double tour la porte secondaire de la maison familiale, celle qui reste toujours ouverte lorsqu'il est convenu que l'un ou l'autre membre de la maisonnée rentrera tardivement. A minuit trente, M chasse les derniers souvenirs des visions cauchemardesques de la nuit précédente et s'endort.

A ce moment précis, dans le petit square jouxtant la crypte d'Ethcasteth, une forme imprécise, mais vaguement humanoïde, commence à se frotter énergiquement à la petite pierre commémorative. Ce frottement, accompagné de petits râles à peine perceptibles, pourrait évoquer l'animal se frottant à un arbre pour soulager une démangeaison, mais ici, en pleine nuit, presque au cœur de ce village des plus paisibles, cette vision ressemble davantage à une sorte de coït frénétique, une scène dont le grotesque ne fait qu'amplifier l'impression nauséabonde qui se dégage à cet instant précis du square, de la crypte, et par delà l'église, le château, le village et la terre entière, du cosmos lui même. Les abominables facéties de l'être difforme ne cessent qu'avec l'arrivée d'un véhicule venant du sud. En quatre bonds puissants mais lourds et disgracieux, la créature, plus sombre que la nuit, atterrit sur le toit de la crypte, franchit la rue principale jusqu'au monument aux morts de la grande guerre, s'envole littéralement jusqu'à la porte de l'église avant de plonger et de disparaître dans les douves boueuses du château. Le fourgon de gendarmerie arrivant par le sud traverse le village endormi et poursuit paisiblement sa ronde nocturne. Rien à signaler.

CHAPITRE 2

Menaces invisibles

Le lendemain, M s'éveille aux alentours de huit heures, mais choisit de ne pas se lever tout de suite, préférant profiter des bruits de la maison qui renaît pour savourer un nouveau jour. Les volets de la fenêtre de sa chambre sont fermés. Pourtant, il devine que le soleil ne sera pas au rendez-vous, ou, s'il l'est, du moins se fera-t-il discret. Dans ces moments là, M est souvent pris de nostalgie pour ses anciens volets à jalousies ; Ceux qui permettaient de savoir le temps qu'il faisait aussitôt le premier œil ouvert, ceux qui, avec le soleil, s'amusaient à dessiner des traits de lumière sur le plancher, la porte, les cloisons, les meubles et le plafond. Le volet à jalousies, se dit-il, est le meilleur ami de celui qui, au réveil, brûle d'envie de savoir s'il a intérêt à se lever ou non. Aujourd'hui, parce qu'il est éveillé, et parce que de toute manière, il lui faudra bien se lever tôt ou tard, il quitte son lit. A huit heures trente, il ouvre ses fenêtres et offre un large sourire aux cultures et aux prairies, au bois d'Escornac, aux premiers coteaux de Lacaussade et Sinsac, et, un peu sur la droite, au village d'Ethcasteth. Le café est chaud, les croissants aussi, le bonheur est si simple à trouver, parfois. Autour de la table sont réunis M, sa mère et son petit frère, le plus curieux de la famille :

— Dis t'as fait quoi hier soir, chez Cédric ?

— On a regardé un film, c'était « Le jour de la bête », si tu veux tout savoir.

— Et vous êtes même pas sortis ?

— T'es fou, avec le temps qu'il faisait... Par contre, j'irais bien à Morréac, ce soir. C'est la fête annuelle, j'y